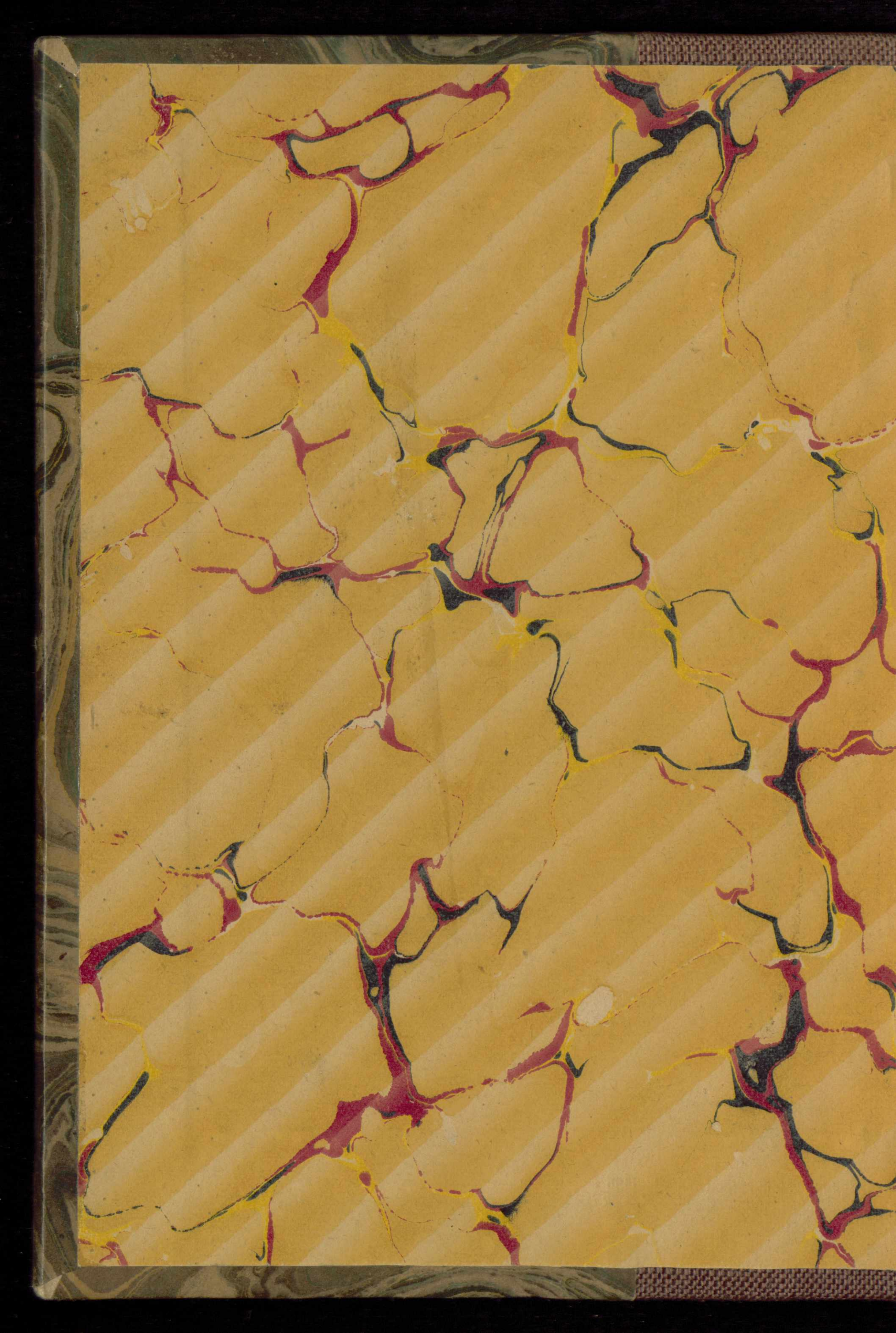
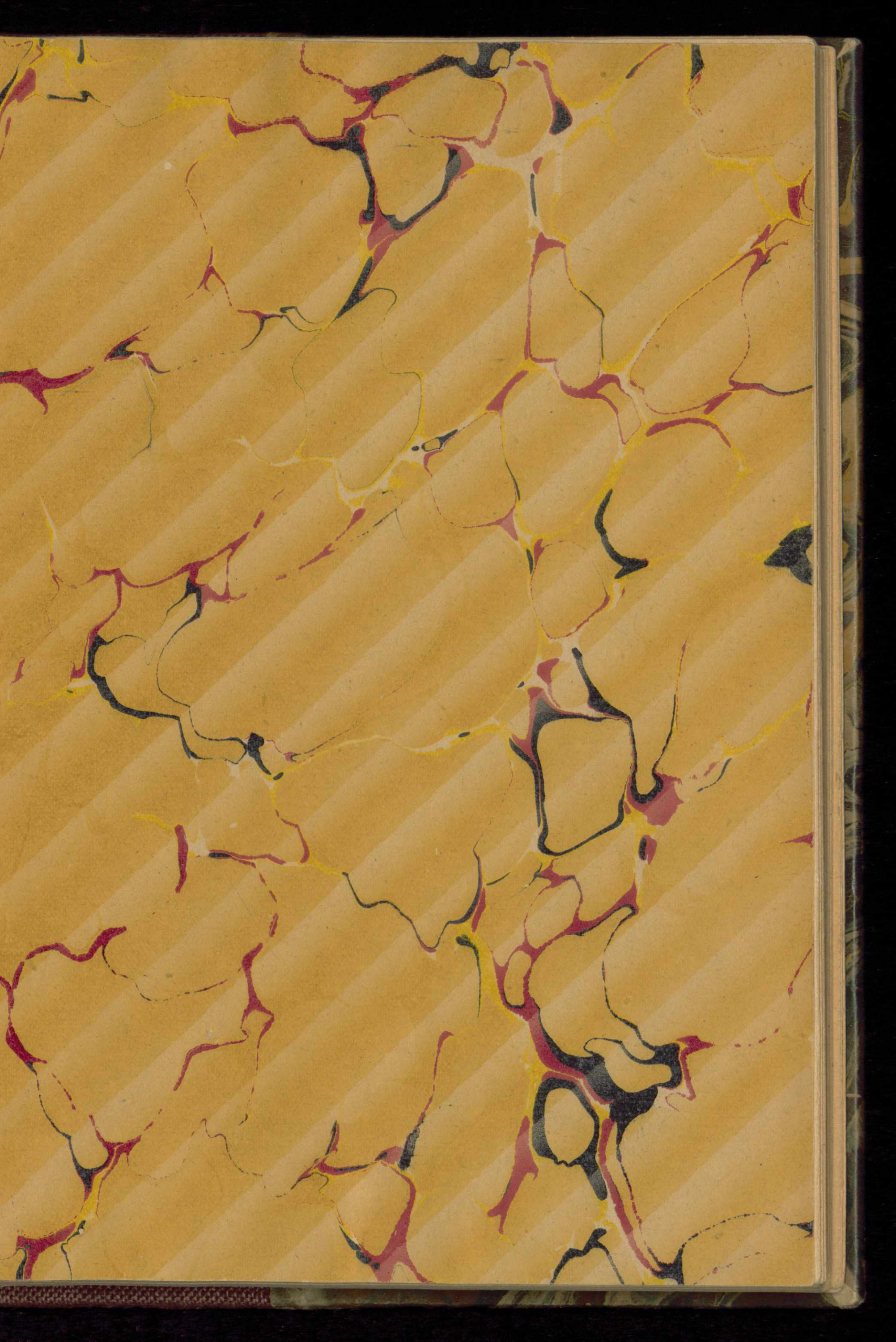


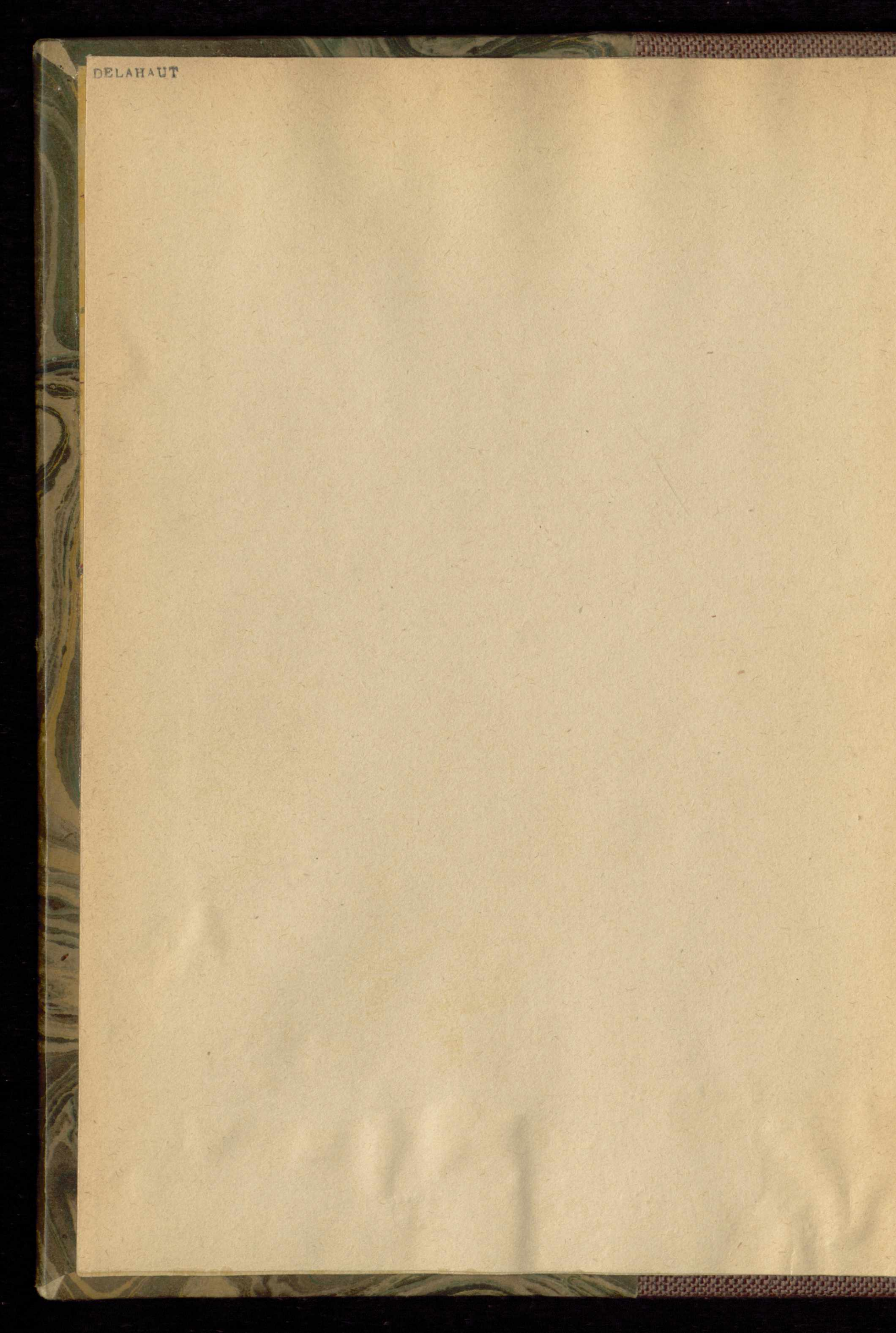
8° R
3.061
Sup
THOMAS
D'AQUIN
TRAITÉ
DE
LA PIERRE
PHILOSOPHAL
6
RÉSERV









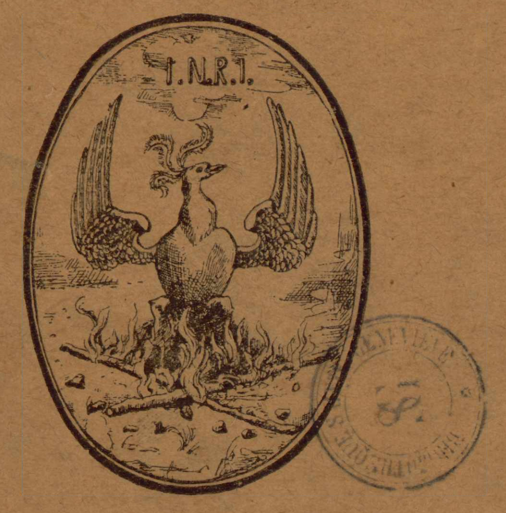

DELAHAUT

BIBLIOTHÈQUE ROSICRUCIENNE
PREMIÈRE SÉRIE. — N° 6.

SAINT THOMAS D'AQUIN

TRAITÉ
DE
LA PIERRE PHILOSOPHALE

Traduit du latin pour la première fois
ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION



PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5
1898

TRAITÉ

DE

LA PIERRE PHILOSOPHALE

BIBLIOTHÈQUE ROSICRUCIENNE

PREMIÈRE SÉRIE. — N° 6.

SAINT THOMAS D'AQUIN

TRAITÉ
DE
LA PIERRE PHILOSOPHALE

Traduit du latin pour la première fois

ET PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION



PARIS
CHAMUEL, ÉDITEUR
5, RUE DE SAVOIE, 5
1898

DANS LA MÊME COLLECTION

TRITHÈME. — *Traité des Causes secondes.*

RABBI ISSACHAR BAER. — *Commentaire sur le Cantique des Cantiques.*

R. P. ESPRIT SABBATHIER. — *L'Ombre idéale de la Sagesse Universelle.*

J.-G. GICHTEL. — *Theosophia Practica.*

MARTINEZ DE PASQUALLY. — *Traité de la Réintégration des Êtres.*

POUR PARAITRE

ADUMBRATIO *Kabbalae Christianae.*

INTRODUCTION

INTRODUCTION

En tirant de l'oubli le vieil ouvrage alchimique qui resplendit du nom de saint Thomas, nous n'ignorons pas les critiques qui nous seront certainement adressées. Il est pourtant bien inutile de les formuler encore une fois, car elles datent de deux siècles. Nous les connaissons bien et pourtant elles ne nous ont pas arrêté un instant dans notre travail. Elles ne sont pas irréfutables non plus, car de savants hommes les ont réfutées. Nous pourrions donc nous contenter de renvoyer à leurs ouvrages, rares aujourd'hui, mais nul ne prendrait la peine de les

consulter et chacun garderait son opinion préconçue.

Puisque l'esprit de routine nous oblige à recommencer le travail de nos ancêtres, nous rappellerons brièvement les principaux traits de la controverse.

*
* *

La grande, la seule objection qu'on puisse faire contre l'authenticité du livre de saint Thomas, n'est basée sur aucun fait, aucun acte, aucun anachronisme, aucune contradiction constituant une preuve valable en paléographie ou en bibliographie.

Elle se résume ainsi : « L'alchimie étant (d'après l'opinion des critiques modernes) une œuvre du démon ou du moins une pitoyable rêverie, un saint, un génie puissant et fort comme le fut saint Thomas d'Aquin n'a pu y ajouter foi ».

Tel est, en effet, le fond puéril et spécieux de l'interminable dissertation que Naudé a

écrite sur se sujet (1). Rigoureusement on pourrait ne rien répondre à un auteur qui a voulu prouver dans le même ouvrage que ni Zoroastre, ni Pythagore, ni Plotin, ni Porphyre, ni Jamblique, ni Jérôme Cardan, ni Geber, ni Arnauld de Villeneuve, ni Roger Bacon, ni Trithème, ni même... les Rois Mages n'avaient jamais été initiés à la Magie. Mais comme il représente bien l'état d'un grand nombre d'esprits qui mériteraient de mieux penser, nous examinerons sérieusement sa critique. Il débute (chapitre XVII) par cette phrase d'une langue extraordinaire : « *Je ne fais nulle doute que la fausseté* « *si manifeste de ces calomnies ne soit* « *une conjecture indubitable du jugement* « *qu'il nous faut faire* sur ces livres des « Images de nécromantie, de l'Art Métallique, « des secrets de l'Alchymie et *de essentiis* « *essentiarum*, qui sont divulgués et se

(1) *Apologie pour les grands hommes soupçonnez de Magie*, par G. Naudé, Parisien, in-12, 1712.

« vendent tous les jours sous le nom de
« saint Thomas d'Aquin, surnommé à bon
« droit par Picus, *splendor Theologiæ*, par
« Erasme, *vir non sui sæculi*, par Vivès,
« *Scriptor de schola omnium Sanissimus*,
« et par le consentement de tous les Autheurs,
« avec celui de l'Église, le fidèle interprète
« d'Aristote et de la Sainte Écriture, la base
« et le fondement de la Théologie scholas-
« tique, et pour dire en un mot, le docteur
« Angélique. Car je vous prie, quelle appa-
« rence y aurait-il de se pouvoir imaginer
« que ce grand esprit qui fut canonisé en
« l'an 1322 et duquel la doctrine fut ap-
« prouvée par un décret de l'Université
« de Paris, l'an 1333 et par trois souve-
« rains pontifes, Innocent V, Urbain VI et
« Jean XXII, se soit amusé ou à la Magie, ou
« à toutes les refueriës des Alchymistes!... »

Ainsi ce verbiage se résume : « Il me déplaît de concevoir saint Thomas alchimiste. Donc il n'a pu écrire d'œuvre alchimique. »

C'est, comme on le voit, la substitution d'une appréciation personnelle aux preuves précises, comme base du raisonnement. Autrement dit, c'est l'anarchie en matière de logique. Nous pourrions nous servir du même procédé et retourner simplement la proposition en disant : « La science occulte étant la plus sublime science ou mieux la seule science, il est bien naturel qu'un homme extraordinaire comme saint Thomas l'ait connue et pratiquée, et le pape étant un Mage ou du moins un homme animé dans ses décisions de l'esprit de magie, il n'a pu que l'approuver. »

« Mais, poursuit Naudé, les Alchymistes « n'oublient véritablement qu'une seule « chose pour se l'attribuer, et pour le ranger « dans leur parti : qui est de retrancher et « de corrompre comme le font les hérétiques, cet endroit de ses Commentaires sur « le deuxième livre du Maistre des Sentences « (*Distinct.* 7, *quæst 3*, *art. 1*, *ad. 5.*) *où*

« *il combat formellement* la possibilité de « leur transmutation métallique. »

Mais Naudé s'est bien donné garde de citer le texte de ce passage parce qu'on eut pu s'apercevoir qu'il ne favorisait nullement ses théories et que saint Thomas ne « combattait pas formellement » la possibilité de la transmutation. Plus soucieux de la vérité nous le donnerons intégralement ici. Il se trouve dans l'énorme tome intitulé : *Sancti Thomæ Aquinatis in quatuor libros sententiarum Petri Lombardi.* Parisiis, 1659, in-folio. Nous l'ouvrons Lib. II. Distinct. VII. Quæst. III. Solutio 6, pag. 74, et nous trouvons les paroles suivantes :

(Sicut) *Alchymistæ faciunt aliquid simile auro quantum ad accidenta exteriores : sed tamen non faciunt verum aurum : Quià forma substantialis auri non est per calorem ignis, quo utuntur alchymistæ* SED PER CALOREM SOLIS, IN LOCO DETERMINATO UBI *viget virtus numeralis : Et ideo*

tale aurum non habet operationem consequentem speciem : Et similiter in aliis, quæ per eorum operationem fiunt. »

Or, qui ne s'apercevra à la lecture de ce passage qu'il atteste chez son auteur une connaissance profonde des lois et des théories alchimiques ? Il s'agit d'abord, non pas de savoir si saint Thomas condamne l'alchichimie, mais s'il l'a étudiée. Or ce passage en est la preuve ; il sait en quoi consiste sa pratique ; il connaît l'essence intime des métaux ; il dévoile même le grand secret dans les mots que nous avons soulignés, avec le parfait langage d'un alchimiste. Ces phrases n'ont pu être écrites que par un adepte. Voilà donc un point bien précis : saint Thomas connaît l'alchimie.

La condamne-t-il formellement ?

Si Naudé avait lu quelques traités d'Alchimie avec un esprit impartial, il aurait constaté avec étonnement que les adeptes eux-mêmes tiennent souvent dans leurs

traités un langage semblable. *Insignium medicinarum nomina clangunt*, dit Weidenfeld, *iis ipsis incognitis et cortices dantur pro nucleis* (1). Il l'aurait retrouvé dans Paracelse, dans le Trévisan, dans le président d'Espagnet et aussi dans le traité que nous traduisons aujourd'hui, ce qui est une grande preuve de son authenticité.

Quelle est donc la théorie de saint Thomas ? Que les alchimistes ne font pas de l'or, mais changent seulement les accidents extérieurs des métaux. Est-ce là condamner l'alchimie ? Il enseigne qu'on ne peut transmuer la matière ni changer sa nature intime. Elle est intransmuable, en effet, puisqu'elle est une. Mais il reconnaît qu'on ne change que les accidents, les *espèces* pour parler le langage scholastique. Les alchimistes ont-ils jamais enseigné autre chose ?

Saint Thomas s'attaque donc ici aux souf-

(1) SEGERI WEIDENFELD. *De Secretis adeptorum liber*. Hambourg, 1555.

fleurs comme l'ont fait tous les alchimistes. En disant *tale aurum non habet operationem consequentem speciem*, il désigne l'or des souffleurs, qu'ils obtiennent par la chaleur du feu, *per calorem ignis*. Mais puisqu'il dit lui-même que l'or véritable s'obtient *per calorem solis*, *in loco determinato*, n'est-il pas évident que celui qui connaîtra ce qu'il désigne par les mots énigmatiques de *calor solis* c'est-à-dire la lumière astrale et qui connaîtra également le *locus determinatus ubi viget virtus mineralis*, c'est-à-dire l'athanor construit d'après les règles principielles données par le grand athanor de la la nature, n'est-il pas évident que celui-là pourra produire le *verum aurum quod habebit operationem consequentem speciem*?

Qu'on me permette de citer et comparer ici Paracelse (1). « Or, dit-il, l'opération du

(1) PARACELSE : *Les XIV livres des paragraphes de Paracelse Bombast*, Paris, 1631, in-4, discours de l'al chimie. Troisième fondement de la médecine paracelsique, page 13.

« cours céleste est admirable, car encore
« que le travail de l'artiste soit estimé de
« soy merveilleux, néanmoins cecy est digne
« de grande admiration que le *CIEL* cuit,
« digère, imbibe, dissoult et reverbère
« *beaucoup mieux que l'Alchimiste, en*
« *telle sorte que le cours du ciel enseigne*
« *le cours et regime du feu* dans l'arcane
« que l'on veut préparer. »

N'est-ce pas là, avec une phraséologie différente, la pensée même de saint Thomas d'Aquin ? Cette similitude entre le Grand-Maître de la médecine occulte et le Grand-Maître de la philosophie scholastique embarrassera beaucoup les sceptiques et les incrédules ; pour nous elle est un appui considérable.

Dom Pernety (1) cite un auteur anonyme qui dit que, pour connaître la matière du feu philosophique, il suffit de savoir com-

(1) *Fables égyptiennes et grecques*, t. I, p. 170. Paris, 1786.

ment *le « feu élémentaire prend la forme du feu céleste.*

Le dictionnaire hermétique attribué à Salmon (1) enseigne que c'est la lumière du soleil accompagnée de la chaleur vivifiante qui est le principe de tous les mouvements du monde.

Sans vouloir prolonger ces citations, constatons seulement que tous les alchimistes ont prohibé l'emploi du feu ordinaire et que saint Thomas le leur attribuant, désigne incontestablement les souffleurs.

Et Naudé ajoute, avec sa grâce habituelle :
« Tesmoin sans nous embarrasser dans une
« *infinité* de preuves (il n'en avait déjà
« donné aucune) qu'ils font parler ce grand
« docteur si puérilement dans le livre de
« *Essentiis Essentiarum*, qu'il faudrait
« n'avoir jamais davantage fueilleté ses
« œuvres que les Margajats et les Topinam-

(1) Paris, 1695, petit in-8°.

« boux (?) pour croire que des conceptions
« si basses et si rampantes puissent venir
« d'un esprit si sublime et si relevé. »

Or, ce n'est toujours là qu'une appréciation, et ce qui est pis, une appréciation de ce XVIIe siècle, admirable à d'autres égards, mais qui adaptait de mauvais portails grecs aux cathédrales gothiques et ne pouvait, par conséquent, comprendre entièrement saint Thomas qui incarne le Moyen-Age.

De plus, l'argument n'a aucune valeur ; en supposant que la différence entre l'œuvre alchimique et l'œuvre théologique de saint Thomas d'Aquin soit si sensible, serait-ce la première fois qu'une contradiction de ce genre apparaîtrait dans un homme de génie ? Il suffit de connaître un peu l'humanité pour ne pas faire usage de tels arguments.

Ne l'oublions pas ; un point incontesté et incontestable d'ailleurs, c'est que saint Thomas a été le disciple le plus illustre d'Albert-le-Grand. Or il serait bien difficile

et bien paradoxal de vouloir disculper ce dernier d'avoir pratiqué la Magie et l'Alchimie, si toutefois culpabilité il y a. Et il serait peut-être plus incroyable encore de prétendre qu'un maître qui attachait une si grande importance à la science du mystère, n'en ait pas enseigné à son disciple au moins quelques notions. Le livre que nous traduisons aujourd'hui serait donc le résumé précieux de ces enseignements que saint Thomas aurait recueillis de la bouche même de son maître, avec la vénération qu'il lui porte toujours. Rien ne s'oppose à la vraisemblance de ce fait.

Mais, dira-t-on, c'est là une œuvre de jeunesse que saint Thomas eut désavouée plus tard ! Outre qu'il n'a jamais écrit ce désaveu nulle part, ce n'est pas à l'auteur lui même à porter un jugement sur son œuvre parce qu'il s'y trompe presque infailliblement. L'expérience acquise par une longue pratique, l'évolution constante de son

esprit lui font toujours regarder ses premiers essais comme des jeux d'enfants, tandis que ces essais paraissent encore de belles œuvres à ceux qui ont évolué dans une voie différente.

Le traité *De Lapide Philosophico*, à quelque époque de la vie de saint Thomas qu'il appartienne, est donc bien, selon toute probabilité, de cet auteur, et lorsqu'une tradition constante confirme cette probabilité, elle devient une certitude.

Naudé s'efforce de nous démontrer son infériorité, mais n'avons que faire de son appréciation ; ce que nous lui demandons, ce sont des preuves précises d'inauthenticité. Ces preuves il ne peut les donner, non plus que ceux qui voudraient adopter son opinion. Or cette constatation nous est suffisante.

Il n'est pas inutile de remarquer ici quel était véritablement le rôle de l'alchimie au Moyen-Age. On croit généralement qu'elle

était un objet d'horreur, d'anathème et de malédiction, au même titre que les maléfices, les empoisonnements et les homicides. Rien n'est moins exact. « La pierre philosophale, comme le fait judicieusement observer le commentateur de Bonaventure Des Périers (1), était presque un article de foi au Moyen-Age. »

Nous ne citerons pas tous les auteurs ecclésiastiques qui en parlent en effet avec admiration ; contentons-nous de rappeler Marbode (*De Lapidum*) ; puis Jacques de Voragine dans la *Legenda aurea*, Pierre de Natalibus dans le *Catalogus Sanctorum*, qui disent, à la vie de sainte Marguerite, que la Pierre peut chasser le mauvais génie.

C'était de plus une des sciences exactes de cette époque. Sans faire toutefois partie des « sept arts » à cause de son enseignement initiatique, on l'étudiait néanmoins comme l'arithmétique, la cosmologie, la physique,

(1) Edition Garnier, 1872.

la musique de ces mêmes temps et dont il nous reste des traités d'Albert le Grand, Sainte Hildegarde, Hucbald de Saint-Amand et autres. On n'imputait pas plus son invention au démon qu'on ne lui imputait celle du *Trivium* ou du *Quadrivium*. Pour parler en universitaire, c'était la « chimie » de cette époque. Elle faisait partie de la somme de science de tout homme vraiment érudit.

Est-il admissible qu'une science, si importante, si féconde en points métaphysiques de comparaison, cultivée par les plus graves personnages ait échappé à l'étude de Saint Thomas, et qu'il ait négligé d'y apporter le puissant esprit d'investigation qui le caractérisait? Et tandis qu'il aurait prêté attention au cours des astres, à la formation des météores, aux phénomènes du mouvement, le vaste champ d'observation des transformations de la matière l'auraient laissé indifférent ?

Saint Thomas admet d'ailleurs l'alchimie en plusieurs passages de son œuvre : Voyez

Summa Theologica, 2, 2, quest. 77, art. 2. Et Lib. 4, *Meteorum initio*.

Dans un autre ouvrage, il traite de l'astrologie judiciaire, qu'il est loin de condamner expressément, n'en désapprouvant que les abus.

(Opusculum XXVI : *De judiciis astrorum*, 1857, in-8°. Tome 3.)

Ce dernier ouvrage, dont nul ne conteste l'authenticité, est dédié *ad fratrem reginaldum ordinis prædicatorum*. Or, ce frère Reinaldus ou Renauld est précisément le même auquel est dédié le second traité d'Alchimie qu'on trouvera plus loin.

Ailleurs (*Opuscul. de regimine principium*. Lib. II, cap. VII), Saint Thomas enseigne qu'un roi doit posséder quantité de richesses d'or et d'argent.

Théorie d'une haute portée politique, mais qu'il est bien difficile d'expliquer sans supposer l'appui tacite de l'alchimie. « Sans richesses il est très difficile de s'enrichir, dit

énigmatiquement Lao Tseu. » (Tao, 3e page). Il paraîtrait plaisant, en effet, de commander à un homme d'être riche sans lui en faciliter les moyens. Et si l'on rapproche cette assertion de la coutume suivie par les adeptes de remettre leur secret entre les mains des puissants, des rois ou des papes pour le plus grand bien de tous, on acquerra la certitude que Saint Thomas désigne le grand Œuvre par ces paroles mystérieuses.

*
* *

Les absurdes négations de Naudé ne pouvaient rester sans réponse. Le R. P. Jacques d'Autun, prédicateur capucin, publia quelque temps après : *L'incrédulité sçavante et la crédulité ignorante, au sujet des magiciens et des sorciers avecque la réponse à un livre intitulé Apologie pour tous les grands personnages qui ont été faussement soupçonnéz de magie*. Lyon. Jean Molin, 1671, in-4°.

Cet excellent livre est malheureusement presque sans utilité dans la question qui nous occupe, malgré ce que semble promettre son titre. En effet, Saint Thomas n'étant pas un des auteurs les plus violemment attaqués par Naudé, Jacques d'Autun n'a consacré que quelques lignes à son sujet (page 1090) en laissant complètement de côté de l'alchimie.

Un appui beaucoup plus précieux, nous sera donné par le R. P. de Castaigne, religieux de l'ordre de Saint-François, docteur en théologie, abbé de Sou, conseiller, aumônier ordinaire du roi et nommé Evêque de Saluces par Louis XIII, dont nul ne suspectera l'orthodoxie. Dans ses *Œuvres tant médicinales que chymiques* (Paris, Jean d'Houry. Seconde édition, 1661), dédiées à François Favre, évêque d'Amiens et grand maître de l'Oratoire du Roy, nous trouvons (IIe partie, page 4) un avertissement pour l'Œuvre philosophique de Jean Saunier,

ainsi conçu : « Mais aussi que dirons-nous de « ce grand Docteur Angélique Saint-Tho- « mas d'Aquin, de l'ordre des Vénérables « Pères Prescheurs, qui luy-mesme faisoit « cette saincte œuvre de l'or Potable. *Et moy- « mesme ay entre mes mains son original « escrit de sa propre main* en latin et se « commence : *Sicut lilium inter spinas.* « Et s'il en secouroit les malades en faisant « les Sainctes Œuvres de miséricorde. Ne « seroit-il pas repris par aucuns envieux « médecins de ce temps cy ? Oui : mais il « leur diroit *tanto dinaso.* »

Mais l'abbé Langlet du Fresnoy est l'auteur qui semble avoir le mieux compris l'Œuvre alchimique de Saint Thomas et qui lui a rendu le plus pleinement justice (1). « Je conviens, dit-il, qu'un zèle indiscret a « fait mettre sous le nom de cet homme « illustre, quelques traités qui ne sont pas

(1) *Histoire de la Philosophie hermétique*, 3 vol in-12, 1742. Tome I, page 132.

« de lui ; *mais il en a quelques autres que*
« *l'on aurait peine à lui contester.* Celui de
« *la nature des minéraux* (de esse et essen-
« tia mineralium) n'est pas digne à la vérité
« d'un aussi grand philosophe, non plus
« que le commentaire sur la Tourbe qu'on
« lui attribue. Cependant, son thrésor d'Al-
« chimie adressé au Frère Regnauld, son
« compagnon et ami, ne respire que la pra-
« tique d'une philosophie singulière et se-
« crète qu'il a vu du moins exercer par
« Albert-le-Grand qu'il cite dans ce Livre
« comme son maître en tout genre et sur-
« tout dans cette science...

« ...*Ce petit traité ne contient que huit*
« *pages et c'est ce que j'ai vu de meilleur*
« *en ce genre pour qui le sçait enten-*
« *dre.* »

Cette opinion d'un des plus savants historiens de l'hermétisme est précieuse. Le petit traité au Frère Regnauld pourrait suffire en effet pour l'accomplissement de tout l'œuvre

sans le secours d'aucun autre maître. Il vaut donc mieux faire taire toute objection, accepter une authenticité traditionnelle semblable à celle de la plupart des ouvrages antiques, et qui, loin de ternir la gloire de saint Thomas, ne fait qu'ajouter à son éclat en augmentant d'un petit traité admirable la série incomparable de chefs-d'œuvres qu'il a légués à l'Église.

A toute contestation possible, nous opposerons l'exemple du *Liber eruditionis principium*, imprimé pour la première fois en 1857, sous le nom de Saint Thomas (1) et qui venait d'être découvert à la Bibliothèque du Vatican.

Nul n'en a mis en doute l'authenticité : pourtant jamais mention n'en avait été faite auparavant et aucune preuve ne pouvait le faire attribuer à saint Thomas sinon qu'on a inscrit au commencement de l'ouvrage, le

(1) *Opuscules de saint Thomas*, Paris, Vivès, 1857, tome IV.

nom de ce grand Docteur. C'est précisément le cas du Traité de la Pierre. Le nom de Saint Thomas s'y trouve inscrit par tradition et si la preuve a paru suffisante après six siècles pour lui attribuer un manuscrit inconnu, à plus forte raison le sera-t-elle pour son œuvre alchimique qui a d'autres antécédents.

Ajoutons qu'aucun des traités hermétiques de saint Thomas n'est porté à l'index du concile de Trente.

*
* *

Les deux traités dont nous donnons pour la première fois une adaptation française se trouvent réunis au Tome III du *Theatrum chemicum* (Argentorati, in-8°, 1613), sous le titre général de : *Secreta Alchemiæ*.

Le premier traité est intitulé *De Lapide Philosophico*. Il se trouve encore en partie dans les éditions suivantes :

1° *S. Thomas de Esse et Essentia mineralium*, in-4°, Venetiis, 1488.

Cette édition, donnée un peu plus de deux cents ans après la mort de Saint Thomas et à l'origine de l'imprimerie prouve que la gloire alchimique de ce Docteur date de fort loin et que les manuscrits en devaient être alors très répandus.

2° *Idem*, in-8°, 1592.

3° *Idem*, au Tome V du *Theatrum chemicum*, page 806.

C'est ce traité de *Esse et Essentia mineralium* ou suivant d'autres, *de Esse et Essentia metallorum* ou encore *de Essentiis Essentiarum*, dont l'abbé Lenglet du Fresnoy met en doute l'authenticité comme nous l'avons vu plus haut. Mais il est probable qu'il ne connaissait que ces trois dernières éditions qui sont visiblement tronquées et qui ne paraissent que des ébauches de la première citée. En effet, il manque dans celles-là le premier et les trois derniers cha-

pitres que l'on trouve au Tome III du *Theatrum* et que nous avons traduits ; en outre, on y remarque de nombreuses variantes.

Il est incontestable que ce traité porte des traces nombreuses de remaniements, ainsi que des incorrections très grandes. Le texte en devient parfois si obscur, qu'on le croirait écrit qabbalistiquement, quoiqu'il n'en soit rien. Nous avons suivi dans cette traduction le texte du Tome III en le conférant avec celui des autres éditions et de quelques manuscrits offrant des leçons plus correctes, sans nous flatter toutefois d'avoir tranché toutes les difficultés.

Pour terminer la bibliographie de ce premier traité, nous savons, par un document très secret, qu'il existait, au XVIIe siècle, une traduction française de la partie tronquée de cet ouvrage, et qui avait été faite sur l'édition de Venise, mais n'avait jamais été imprimée. C'était un manuscrit in-folio qu'on trouverait peut-être aujourd'hui dans

quelque bibliothèque privée, si les vicissitudes des temps l'ont respecté.

Quant au second traité qui se trouve également au tome III du *Theatrum*, intitulé Thesaurus Alchemiæ et dédié au frère Renauld, nous en connaissons les éditions suivantes :

1° *Thomæ aquinatis, secreta Alchimiæ;* Coloniæ, 1579.

2° Id., *Secreta Alchimiæ magnalia*, in-8° Lugduni, sans date.

3° *Id.*, Lugduni Batavorum, 1598 ;

4° *Thomæ Aquinatis Alchimiæ magnalia, Item Thesaurus Alchimiæ*, in-8°, Lugduni, 1602.

Nous ne reviendrons pas sur les éloges que Langlet du Fresnoy a donnés à ce traité.

Il existe encore une œuvre de saint Thomas dont la traduction n'a pu trouver place ici, et dont l'intérêt est moindre à la vérité. Il est titré :

Liber Lilii benedicti nuncupatum, etc. C'est un commentaire sur un poëme alchimique de 18 vers (*Theatrum chemicum*, tome IV, page 959). C'est peut-être cette œuvre dont le R. P. de-Castaigne possédait le manuscrit de la main même de saint Thomas. Toutefois, je crois plutôt qu'il s'agit encore d'une autre œuvre perdue aujourd'hui.

Enfin, signalons le commentaire sur la Tourbe des philosophes dont parle Langlet du Fresnoy, mais que je ne connais pas sous le nom du docteur Angélique.

*
* *

Avant d'entreprendre la lecture de ce traité, souvenons-nous que les adeptes recommandent la prière et surtout la pureté du cœur. Que les incrédules méditent cette parole de l'Ecriture : *Altissimus* DE TERRA *creavit medicamentum quod sapiens non despiciet* (Eccl. c. 38, v. 4) à laquelle

on ne peut donner qu'un sens alchimique. Et cette autre : (Proverbes, chap. III, 16.) La sagesse a *la longueur des jours* dans sa droite, et dans sa gauche les *richesses* et la gloire ! Admirable définition de la pierre philosophale, qui est à la fois, suivant tous les auteurs, une médecine qui prolonge la vie et une source intarissable de richesses, tandis que la science qui y conduit est la sagesse par excellence.

L'adepte se souviendra en outre que la connaissance parfaite de toutes les combinaisons du Tarot est nécessaire pour l'accomplissement de l'œuvre. Ce secret, renouvelé ici pour la première fois depuis trois siècles, se trouve contenu implicitement dans l'ouvrage intitulé : *La Toyson d'Or ou la fleur des thrésors, en laquelle est succinctement et méthodiquement traicté de la Pierre des Philosophes, par ce grand philosophe Salomon Trismosin, précepteur de Paracelse*, Paris, 1613. On y trouvera

vingt-deux figures en couleur qui représentent les vingt-deux phases des sept opérations principales de la transmutation.

Nous donnerons également à méditer les sentences symboliques qui accompagnent les planches admirables d'un ouvrage hermétique presque inconnu, mais le plus élevé et le mieux inspiré, peut-être (1), qui existe.

Ars **L**aboriosa **C**onvertens **H**umiditate **I**gnea **M**etalla **I**n ☿.

Caliditas **H**umiditas **A**lgor **O**cculta **S**ivitas.

Cunctipotens **A**utor **L**ucis **O**mnia **R**egit.

Author **M**undi **O**mnipotens **R**ex.

Iucunde **G**enerat **N**atura **I**gnea **S**olis.

Iu **G**ehenna **N**ostræ **I**gnis **S**cientiæ.

Aurifica **E**go **R**egina.

Album **Q**uæ **V**ehit **A**urum.

Trium **E**lementorum **R**eceptaculum **R**econdo **A**urifoclinam.

(1) *Escalier des Sages* ou Thrésor de la philosophie des anciens, mis en lumière par Barent Coenders van Helpen, gentilhomme. Cologne, 1693, in-folio.

Separando **V**enerum **L**eniter **P**hilosophiis **H**omogeneam **V**iscositatem **R**esuscitat.

Medicinam **E**go **R**ubeam **C**reo **U**niversalem **R**egiamque **I**n **U**tero **S**oli.

Solus **A**ltiora **L**aboro.

Ces sentences donnent, en quelque sorte, la clef absolue de l'Œuvre, et nous terminerons en souhaitant au lecteur, comme l'ont fait tous les Adeptes, la plus parfaite réussite dans leurs expériences, s'ils veulent placer leur confiance et leur espérance uniquement en Dieu.

SAINT THOMAS D'AQUIN

TRAITÉ DE LA PIERRE PHILOSOPHALE

TRAITÉ DE SAINT THOMAS D'AQUIN
De l'Ordre des Frères prêcheurs

SUR

LA PIERRE PHILOSOPHALE

ET PREMIÈREMENT

DES CORPS SUPERCELESTES

CHAPITRE PREMIER

Aristote, au premier livre des Météores, enseigne qu'il est beau et louable de rechercher par de profondes investigations la cause première qui dirige l'admirable concert des causes secondes, et les sages voyant des effets en toutes choses, parviennent à en scruter les causes occultes.

Nous voyons ainsi les corps célestes exer-

cer une action marquée sur les éléments et par la seule vertu de la matière d'un seul élément, puisque de la matière de l'eau, par exemple, ils peuvent extraire les modalités aériforme et igniforme.

Tout principe naturel d'activité produit, dans sa durée d'action, une multiplication de lui-même, comme le feu communiqué au bois, extrait de ce bois une plus grande quantité de feu.

Nous parlerons donc ici des agents les plus importants qui existent dans la nature.

Les corps supercélestes se présentent toujours à nos yeux, revêtus de la forme matérielle d'un élément, mais ne participent pas de la matière de cet élément, et ces sphères sont d'une essence beaucoup plus simple et subtile, que les apparences concrétisées d'elles-mêmes, que nous apercevons seulement. Et Rogerius a fort bien exposé ceci : Tout principe d'activité, dit-il, exerce son action par sa propre similitude, cette

dernière se transformant en même temps en principe passif récepteur, mais sans différer spécifiquement du principe actif qui l'a engendrée ; par exemple l'étoupe étant placée près du feu, sans le toucher cependant, celui-ci multipliera son espèce comme tout autre principe d'action, et cette espèce sera multipliée et recueillie dans l'étoupe, autant par l'action naturelle et continue du feu que par l'aptitude de passivité que possède l'étoupe, puis se vivifiera jusqu'à l'accomplissement complet de l'acte du feu. Par quoi il est manifeste que la similitude du feu n'est pas différente du feu lui-même, *in specie*. Mais certains principes possèdent une action spécifique intensive, de telle sorte qu'ils peuvent la corroborer par leur propre similitude en se multipliant et se reformant sans cesse dans toutes choses ; tel le feu. D'autres, au contraire, ne peuvent pas multiplier leur espèce par similitude et transmuer chaque chose en eux-mêmes : tel l'homme.

En effet, l'homme ne peut pas agir par la multiplication de sa similitude comme il agit par son acte propre, parce que la complexité de son être l'oblige toujours à accomplir une pluralité d'actions. C'est pourquoi, comme le prouve Rogerius au livre *de Influentiis*, si l'homme pouvait, au contraire, produire une action puissante au moyen de sa similitude comme le feu, il est sans aucun doute, que son espèce serait véritablement un homme, d'où l'on ne pourrait inférer que la similitude multipliée de l'homme ne serait pas complètement un homme, étant placée alors au-dessus de l'espèce.

Par conséquent, lorsque les corps supercélestes exercent leur action sur un élément, ils agissent par leur similitude et, de plus, produisent quelque chose de semblable à eux et presque de la même espèce. Donc, puisqu'ils produisent l'élément de l'élément et la chose élémentée de la chose

élémentaire, il s'ensuit nécessairement qu'ils participent eux-mêmes de la nature de l'élément. Et, afin de mieux comprendre ceci, il faut observer que le soleil produit du feu des corps saturés d'eau urinaire et des corps cristallins sphériques.

Tu dois savoir, en outre, que tout principe d'activité, selon qu'il est prouvé au livre *de Influentiis*, multiplie sa similitude suivant une ligne perpendiculaire droite et forte, ce que l'on voit évidemment dans l'exemple pris de l'étoupe et du feu, qui se joignent d'abord en un point pris sur une ligne perpendiculaire idéale ; ce que l'on voit également, lorsque l'urine ou le cristal sont exposés au soleil et reçoivent l'influence des rayons solaires qui sont leur similitude. Si l'on opère par l'intermédiaire d'un miroir, lorsque le rayon du soleil sera projeté perpendiculairement, on le verra traverser entièrement l'eau ou le corps transparent sans s'y briser à cause de l'extrême coeffi-

cient de puissance de son action : si, au contraire, il est projeté en une ligne droite non perpendiculaire il se brisera à la surface du corps, et un nouveau rayon se formera dans une direction oblique ; le point de jonction de ces deux rayons se trouvant pris sur la ligne perpendiculaire idéale. Et c'est le point de l'énergie maxima de la chaleur solaire car si l'on y place de l'étoupe ou tout autre corps combustible, il s'enflammera immédiatement.

Il résulte donc de tout ceci que, lorsque la similitude du soleil (c'est-à-dire les rayons du soleil) est corroborée par l'action continue du soleil même, elle engendre le feu. Le soleil possède ainsi le principe et les propriétés du feu, comme on le prouve par les miroirs ardents.

On construit cette sorte de miroirs, d'acier parfaitement poli, de telle forme ou disposition que, réunissant le faisceau des rayons solaires, ils le projettent suivant une ligne

unique d'une grande force incandescente ; on place le miroir près des villes, des cités ou de tout autre lieu, lesquels ne tardent pas à s'embraser, ainsi que le dit Athan, au livre des *Miroirs ardents.*

Il est manifeste que le soleil et les autres corps supercélestes ne participent en aucune manière de la matière de l'Elémental et par conséquent sont exempts de corruptibilité, de légèreté et de pesanteur.

Ici il faut opérer une distinction entre les éléments : certains sont simples et infiniment purs, n'ayant pas la vertu transmutative nécessaire pour évoluer jusque dans un autre plan de modalisation, parce que la matière dont ils sont formés se trouvant délimitée par la plus parfaite forme qui lui puisse convenir, ils n'en désirent pas d'autre ; et de ces éléments sont formés probablement les corps supercélestes. Car nous plaçons réellement l'eau au-dessus du firmament et du cristallin. De même nous pouvons en

dire autant des autres éléments, et c'est de ces éléments que sont composés les corps supercélestes, par la puissance divine ou par les intelligences dans lesquelles elle s'est ministérialisée. Par ces éléments ne peuvent être engendrées ni pesanteur, ni légèreté, parce que ce sont des accidents qui n'appartiennent qu'aux terres grossières et lourdes. Toutefois ils produisent le phénomène de la coloration parce que les diversités dans la lumière sont dues à un fluide de la série impondérable. Ces corps supercélestes paraissent en effet de couleur dorée et de plus scintillent comme s'ils étaient frappés eux-mêmes d'un rayon de lumière, de même qu'un bouclier doré scintille et projette son éclat lorsqu'il est frappé par les rayons du soleil. Les astrologues attribuent donc à ces éléments la cause de la scintillation et de la couleur dorée des étoiles, comme l'ont suffisamment prouvé Isaac et Rogerius dans le livre *de Sensu*, et puisqu'elles sont engen-

drées de certaines qualités des éléments il s'ensuit qu'il est dans la nature élémentale de les posséder.

Mais comme ces éléments sont, de leur nature d'une infinie pureté et jamais mélangés d'aucune substance inférieure, il s'ensuit obligatoirement que dans les corps célestes ils doivent se trouver corporalisés et proportionnalisés de telle sorte qu'ils ne peuvent se séparer les uns des autres. Et ceci ne devra nullement étonner car en coopérant à la nature par les procédés de l'artiste, j'ai séparé moi-même les quatre éléments de plusieurs corps inférieurs, de façon à les obtenir chacun séparément, soit l'eau, le feu ou la terre ; j'ai purifié autant qu'il m'a été possible chacun de ces éléments l'un après l'autre par une opération secrète et ceci accompli, je les ai conjoints ensemble et j'ai obtenu une chose admirable (*quædam admirabilis res*) qui n'était soumise à aucun des éléments inférieurs, car en la lais-

sant aussi longtemps que possible dans le feu elle n'était pas consumée et n'éprouvait aucun changement, Ne soyons donc pas étonnés si les corps célestes sont d'une nature incorruptible, puisqu'ils sont composés entièrement d'èléments, et il est sans aucun doute que la substance que j'avais obtenue participait beaucoup de la nature de ces corps. C'est pourquoi Hermogènes, qui fut trois fois grand (*triplex fuit*) en philosophie s'exprime ainsi : Ce fut pour moi une grande joie à nulle autre pareille de parvenir à la perfection de mon œuvre et de voir la quinte essence sans aucun mélange de la matière des éléments inférieurs.

Une partie de feu possède plus d'énergie potentielle que cent parties d'air et par conséquent une partie de feu peut aisément dompter mille parties de terre. Nous ignorons suivant quelles proportions pondérales absolues s'opère la mixtion de ces éléments ; toutefois par la pratique de notre

art nous avons observé que lorsque les quatre éléments sont extraits des corps et purifiés chacun séparément, il faut pour opérer leur conjonction prendre par poids égaux l'air, l'eau et la terre, tandis que l'on n'ajoute que la seizième partie de feu. Cette composition est véritablement formée de tous les élements quoique pourtant les propriétés du feu dominent encore sur celles des autres. Car en en projetant une partie sur mille de mercure on peut remarquer qu'il se coagule et devient rouge. Ce par quoi il est évident qu'une telle composition est d'une essence approchante de celle des corps célestes puisque dans la transmutation elle se comporte à la manière du principe actif le plus énergique.

CHAPITRE II

DES CORPS INFÉRIEURS : DE LA NATURE ET DES PROPRIÉTÉS DES MINÉRAUX ET PREMIÈREMENT DES PIERRES

Nous allons traiter maintenant des corps inférieurs. Mais comme ceux-ci se divisent en minéraux, plantes et animaux, nous commencerons par étudier la nature et les propriétés des minéraux. Les minéraux se divisent en pierres et en métaux. Ces derniers sont formés d'après les mêmes lois et suivant les mêmes rapports quantitatifs que les autres créatures, excepté que leur constitution particulière résulte d'un plus grand nombre d'opérations et de transmutations que celle des éléments ou des corps supercéles-

tes, car la composition de leur matière est pluriforme.

La matière qui compose les pierres est donc d'une nature très inférieure, grossière et impure et possédant plus ou moins de terrestréité suivant le degré de pureté de la pierre. Comme le dit Aristote dans son livre des Météores (que certains attribuent à Avicenne), la pierre n'est pas formée de terre pure ; c'est plutôt une terre aqueuse ainsi que nous voyons certaines pierres se former dans les fleuves, et le sel s'extraire par évaporation de l'eau salée. Cette eau possédant beaucoup de terrestréité, elle se coagule sous forme pétrifiée, par la chaleur du soleil ou du feu.

La matière dont se compose les pierres est donc une eau grossière ; le principe actif : la chaleur ou le froid qui coagulent l'eau et en extraient l'essence lapidiforme. Cette constitution des pierres est prouvée par l'exemple des animaux et des plantes qui ressen-

tent les propriétés des pierres et en produisent eux-mêmes, ce qui mérite d'être considéré avec la plus grande attention.

Certaines de ces pierres se trouvent en effet coagulées dans les animaux, par l'effet de la chaleur, et quelquefois possèdent des propriétés plus énergiques que celles qui ne proviennent pas des animaux et se sont formées suivant la voie ordinaire. D'autres pierres sont formées par la nature elle-même, activée par la vertu d'autres minéraux. Car, dit Aristote, on obtient par le mélange de deux eaux différentes, l'eau appelée Lait de la Vierge et que l'on coagule elle-même en pierre. Pour cela, dit-il, on mélange de la litharge dissoute dans le vinaigre avec une dissolution de sel alkali et quoique ces deux liquides soient fort clairs, si on opère leur conjonction, ils ne laissent pas de former immédiatement une eau épaisse et blanche comme du lait. Imbibés de cette eau, les corps qu'on voudra

transformer en pierres, se coaguleront immédiatement. En effet, si la chaux d'argent ou un autre corps semblable est arrosé de cette eau et traité ensuite chimiquement par un feu doux, il se coagulera. Le lait de la Vierge possède donc véritablement la propriété de transformer les chaux en pierres. Nous voyons également dans le sang, les œufs, le cerveau ou par les cheveux et autres parties des animaux, se former des pierres, d'une efficacité et d'une vertu admirables. Si l'on prend par exemple, du sang humain, et qu'on le laisse putréfier dans le fumier chaud, puis qu'on le place dans l'alambic, il distillera une eau blanche semblable à du lait. On augmente ensuite le feu et il distillera une sorte d'huile. Enfin, on rectifie le résidu (*fæces*) qui reste dans l'alambic et on le rend blanc comme neige. On le mélange avec l'huile qu'on verse dessus et il se forme alors une pierre limpide et rouge, d'une efficacité et d'une vertu

admirables, qui arrête *(stringit)* le flux du sang et qui guérit de nombreuses infirmités. Nous en avons également extrait une des plantes par la méthode suivante : Nous brûlons des plantes dans le fourneau de calcination, ensuite nous convertissons cette chaux en eau, nous la distillons et coagulons ; elle se transforme alors en une pierre douée de vertus plus ou moins grandes, suivant les vertus des plantes employées et leur diversité. Certains produisent des pierres artificielles, lesquelles, à l'examen le plus minutieux paraissent semblables en tous points aux pierres naturelles, car on fait des hyacinthes artificielles qui ne diffèrent pas des hyacinthes naturelles, ainsi que des saphirs, par un procédé identique.

On dit que la matière de toutes les pierres précieuses est le cristal qui est une eau n'ayant que très peu de terrestréité, et coagulée sous l'action d'un froid extrême. On pulvérise du cristal sur du marbre ; on

l'imbibe d'eaux fortes et de dissolvants énergiques, en recommençant plusieurs fois, le desséchant et le pulvérisant de nouveau pour l'humecter encore avec les dissolvants, jusqu'à ce que le mélange ne forme plus qu'un corps bien homogène ; on le place ensuite dans le fumier chaud où il se convertit au bout d'un certain temps en eau ; on distille celle-ci qui se clarifie et se volatilise en partie. On prend ensuite un autre liquide rouge, fait de vitriol rouge calciné et d'urine d'enfants. On mélange et on distille de la même manière un grand nombre de fois ces deux liqueurs, suivant les poids et les proportions nécessaires ; on les met dans le fumier afin qu'elles se mélangent plus intimement et ensuite on les coagule chimiquement *(in Kymia)* par un feu lent, ce qui forme ainsi une pierre semblable en tout à l'Hyacinthe. Quand on veut faire un saphir, la seconde liqueur se forme d'urine et d'azur au lieu de vitriol rouge, et ainsi des autres

selon la diversité des couleurs, l'eau employée devant être naturellement de la même nature que la pierre qu'on veut produire. Le principe actif est donc la chaleur ou le froid, et soit que la chaleur soit douce ou que le froid soit très intense, ce sont eux qui extraient de la matière la forme de la pierre qui n'était qu'en puissance et comme ensevelie *(sepultam)* au fond de l'eau. On peut distinguer dans les pierres comme dans toutes choses trois attributs, savoir : la substance, la vertu et l'action. Nous pouvons juger de leurs vertus par les actions occultes et très efficaces qu'elles produisent, comme nous jugeons des actions de la nature et des corps supercélestes.

Il n'est donc pas douteux qu'elles possèdent certaines des propriétés et vertus occultes des corps supercélestes, et qu'elles participent de leur substance ; ce qui ne veut pas dire qu'elles soient composées de la substance même des étoiles, mais bien qu'elles pos-

sèdent les vertus sublimées des quatre éléments, puisque certaines pierres participent un peu de la complexion des étoiles ou corps supercélestes, comme j'en ai touché quelques mots au traité de ces corps. Ayant isolé de quelques corps, les quatre éléments, je les purifiai et ainsi purifiés je les combinai ; je recueillis alors une pierre d'une efficacité et d'une nature si admirables que les quatre éléments, grossiers et inférieurs de notre sphère, n'avaient aucune action sur elle.

C'est en parlant de cette opération qu'Hermogènes (le Père, comme l'appelle Aristote, qui fut trois fois grand en philosophie, et qui connaît toutes les sciences aussi bien dans leur essence que dans leurs applications), c'est en parlant, dis-je, de cette opération qu'il s'écrie : Ce fut pour moi le plus grand bonheur possible que de voir la quinte essence dépourvue des qualités inférieures des éléments.

Il apparaît donc, évidemment, que cer-

taines pierres participent un peu de la quinte essence, ce qui est certain et manifeste par les opérations de notre art.

CHAPITRE III

DE LA CONSTITUTION ET DE L'ESSENCE DES MÉTAUX

Les métaux sont formés par la nature, chacun suivant la constitution de la Planète qui lui correspond et c'est ainsi que l'artiste doit opérer. Il existe donc sept métaux qui participent chacun d'une planète, savoir : l Or qui vient du Soleil et qui en porte le nom ; l'Argent, de la Lune ; le Fer, de Mars ; le Vif-Argent, de Mercure ; l'Etain, de Jupiter ; le Plomb, de Saturne ; le Cuivre et l'Airain, de Vénus. Ces métaux prennent, d'ailleurs, le nom de leur planète.

De la Matière essentielle des Métaux.

La première matière de tous les métaux est le Mercure. Dans les uns, il se trouve congelé faiblement, et dans les autres fortement. C'est pourquoi on peut établir une classification des métaux basée sur le degré d'action de leur planète correspondante, sur la perfection de leur soufre, sur le degré de congélation du mercure et de terrestréité qu'ils possèdent, ce qui leur assigne une place par rapport aux autres métaux.

Ainsi le plomb n'est autre chose que du mercure terrestre, c'est-à-dire participant de la terre, faiblement congélé et mêlé d'un soufre subtil et peu abondant ; et comme l'action de sa planète (♄) est faible et éloignée il se trouve en infériorité par rapport à l'étain, le cuivre, le fer, l'argent et l'or.

L'Etain est du vif argent subtil, peu coagulé mêlé d'un soufre grossier et impur ;

c'est pourquoi il est sous la domination du cuivre, du fer, de l'argent et de l'or.

Le Fer est formé d'un Mercure grossier et terrestréiforme et d'un soufre terrestre et très impur, mais l'action de sa planète le coagule fortement, c'est pourquoi on ne trouve au-dessus de lui que le Cuivre, l'argent et l'or. Le cuivre est formé d'un soufre puissant et d'un mercure assez grossier.

L'Argent est formé de soufre blanc, clair, subtil, non brûlant et d'un mercure subtilement coagulé, limpide et clair, sous l'action de la planète la Lune ; c'est pourquoi il n'est que sous la domination de l'or.

L'Or, véritablement le plus parfait de tous les métaux, est composé d'un soufre rouge, clair, subtil, non brûlant, et d'un mercure subtil et clair, fortement mis en action par le Soleil. C'est pourquoi il ne peut être brûlé par le soufre, ce qui est possible pour tous les autres métaux.

Il est donc évident qu'on peut faire de l'or

de tous ces métaux, et que de tous, excepté de l'or, on peut faire de l'argent. On peut s'en convaincre par l'exemple des mines d'or et d'argent desquelles on extrait d'autres métaux mêlés avec des marcassites d'or et d'argent. Et nul doute que ces métaux se seraient transformés eux-mêmes en or et en argent, s'ils étaient restés dans la mine le temps nécessaire pour que l'action de la nature eût pu se manifester.

Quant à savoir si l'on peut faire artificiellement de l'or avec les autres métaux en détruisant les formes de leur substance et de quelle manière on opère, nous en parlerons dans le traité *de esse et essentia rerum sensibilium*. Mais ici nous l'admettons comme *vérité démontrée*.

CHAPITRE IV

DE LA TRANSMUTATION DES MÉTAUX ET PREMIÈREMENT DE CELLE QUI S'ACCOMPLIT PAR ARTIFICE

La transmutation des métaux peut s'accomplir artificiellement par le changement de l'essence d'un métal en l'essence d'un autre car, ce qui est en puissance peut, évidemment, se réduire en acte comme dit Aristote ou Avicenne : les alchimistes savent que les espèces ne peuvent jamais être transmuées véritablement, mais seulement lorsqu'on a opéré la réduction en la matière première. » Or, cette matière première de tous les métaux approche beaucoup, de l'aveu de tous, de la nature du mercure. Mais

quoique cette réduction soit en grande partie l'ouvrage de la nature, il n'en est pas moins utile de l'aider par le moyen de l'art; or, ceci est difficile, et c'est dans cette opération qu'on fait un grand nombre de fautes et que la plupart dissipent en vain leur jeunesse et leurs forces et séduisent les rois et les grands par de vaines promesses qu'ils ne peuvent pas tenir, ne sachant discerner les livres erronés, les impertinences, ni les opérations fausses écrites par les ignorants, puis finalement n'obtiennent qu'un résultat complètement nul. Ayant donc considéré que les rois après des opérations minutieuses n'avaient pas pu arriver à la perfection, je crus que cette science était fausse. Je relus les livres d'Aristote ou Avicenne, *de secretis secretorum* où je trouvai la vérité tellement voilée sous des énigmes qu'ils paraissaient vides de sens ; je lus les livres de leurs contradicteurs et j'y trouvai des folies semblables. Enfin je considérai les principes de la

NATURE, et je vis en eux la VOIE DE LA VÉRITÉ. J'observai en effet que le mercure pénétrait et traversait les autres métaux, car si l'on teint du cuivre avec de l'argent vif mélangé avec autant de sang et d'argile, ce cuivre sera pénétré intérieurement et extérieurement et deviendra blanc, quoique cette couleur ne soit pas durable. On sait déjà que l'argent vif se mixtionne avec des corps et les pénètre. Je considérai donc que si ce mercure était retenu il ne pourrait plus s'échapper et que si je pouvais trouver un moyen de fixer la disposition de ses molécules avec les corps, il s'ensuivrait que le cuivre et les autres corps mélangés avec lui ne seraient plus brûlés par ceux qui, les brûlant ordinairement, n'ont aucune action sur le mercure. Car ce cuivre serait alors semblable au mercure et en posséderait les mêmes qualités.

Je sublimai donc une quantité de mercure assez grande pour que la fixation de ses

dispositions internes ne soit pas altérée, c'est-à-dire pour qu'il ne se subtilise pas au feu ; ainsi sublimé, je le fis dissoudre dans l'eau afin d'en opérer la réduction en matière première, j'imbibai largement avec cette eau de la chaux d'argent et de l'arsenic sublimé et fixé ; puis je fis dissoudre le tout dans du fumier chaud de cheval ; je congelai la dissolution et j'obtins une pierre claire comme du cristal ayant la propriété de diviser, de rompre les particules des corps, de les pénétrer et de s'y fixer fortement de telle sorte qu'un peu de cette substance projetée sur une grande quantité de cuivre la transformait immédiatement en un argent si pur, qu'il était impossible d'en trouver de meilleur. Je voulus éprouver si je pouvais également convertir en or notre soufre rouge ; j'en fis bouillir dans l'eau forte sur un feu lent ; cette eau étant devenue rouge, je la distillai à l'alambic et j'obtins comme résultat au fond de la cucurbite le soufre rouge pur

que je congelai avec la pierre blanche susdite afin de la rendre également rouge. J'en projetai une partie sur une quantité de cuivre et j'obtins de l'or très pur.

Quant au procédé occulte que j'emploie, je ne l'indique que dans ses lignes générales et ne le place pas ici afin que nul ne commence à œuvrer à moins qu'il ne connaisse parfaitement les modes de sublimation, de distillation et de congelation et qu'il soit expert dans la forme des vases et des fourneaux et dans la quantité et la qualité du feu.

J'ai opéré aussi au moyen de l'arsenic et j'ai obtenu de très bon argent mais non de la plus parfaite pureté ; j'ai obtenu également le même résultat par l'Orpiment sublimé, mais cette méthode est appelée la transmutation d'un métal en un autre.

CHAPITRE V

DE LA NATURE ET DE LA PRODUCTION D'UN NOUVEAU SOLEIL ET D'UNE NOUVELLE LUNE PAR LA VERTU DU SOUFRE EXTRAIT DE LA PIERRE MINÉRALE.

Il existe toutefois un mode plus parfait de transmutation qui consiste dans le changement du mercure en or ou en argent, par le moyen du soufre rouge ou blanc, clair, simple, non brûlant, comme l'enseigne Aristote, *in secretis secretorum* en une méthode très vague et très confuse, car ceci est LE SECRET DES SAGES (*Absconditum sapientibus*) ; il dit donc à Alexandre : La divine Providence te conseille de cacher ton dessein et d'accomplir le mystère que je t'exposerai obscurément, en nommant quel-

ques-unes des choses dont peut s'extraire ce principe vraiment puissant et noble.

Ces livres ne sont pas publiés pour le vulgaire mais pour les initiés (*propter profectos*).

Si quelqu'un, présumant de ses forces, commençait l'œuvre, je l'exhorte de ne le point faire, à moins qu'il ne soit très expert et habile dans la connaissance des principes naturels, et qu'il sache employer avec discernement les modes de distillation, de dissolution, de congélation et surtout les diverses sortes et degrés de feu.

D'ailleurs, l'homme qui veut réaliser l'œuvre par avarice n'y parviendra pas, mais seulement celui qui travaille avec sagesse et discernement.

La pierre minérale de laquelle on se sert pour produire cet effet est précisément le soufre blanc ou rouge clair, qui ne brûle pas et que l'on obtient par la séparation, la dépuration et la conjonction des quatre éléments.

Enumération des Œuvres minérales

Prends donc, au nom de Dieu, une livre de ce soufre; triture-le fortement sur du marbre et imbibe-le avec une livre et demie d'huile d'olive très pure dont se servent les philosophes; réduis le tout en une pâte que tu mettras dans un poêlon *(sartagine physica)* et que feras dissoudre ainsi au feu. Lorsque tu verras monter une écume rouge, tu retireras la matière du feu et laisseras descendre l'écume sans cesser de remuer avec une spatule de fer, puis tu mettras de nouveau sur le feu et tu réitéreras cette opération jusqu'à ce que tu obtiennes la consistance du miel. Remets ensuite la matière sur le marbre où elle se congèlera aussitôt comme de la chair ou comme du foie cuit; tu la couperas ensuite en plusieurs morceaux de la grandeur et de la forme de l'ongle, et avec un poids égal de quintessence

d'huile de tartre, tu les remettras au feu pendant deux heures environ.

Enferme ensuite l'œuvre dans une amphore de verre bien lutée avec le lut de sapience que tu laisseras sur le feu lent pendant trois jours et trois nuits. Tu mettras ensuite l'amphore et la médecine dans l'eau froide pendant trois autres jours; puis tu couperas de nouveau l'œuvre en morceaux de la grandeur de ton ongle et tu la mettras dans une cucurbite de verre au-dessus de l'alambic. Tu distilleras ainsi une eau blanche semblable à du lait, qui est le véritable lait de la vierge; lorsque cette eau sera distillée, tu augmenteras le feu et transvaseras dans une autre amphore. Prends donc maintenant de l'air qui soit semblable à l'air le plus pur et le plus parfait, parce que c'est celui-là qui contient du feu. Calcine dans le four de calcination cette terre noire qui reste dans le fond de la cucurbite, jusqu'à ce qu'elle devienne blanche comme neige ;

remets la dans l'eau distillée sept fois, afin qu'une lame de cuivre embrasé, éteinte par trois fois, devienne parfaitement blanche. Qu'il en soit fait de même pour l'eau que pour l'air ; à la troisième distillation, tu trouveras l'huile et toute la teinture semblable à du feu au fond de la cucurbite. Tu recommenceras alors une seconde et une troisième fois, et tu recueilleras l'huile; ensuite tu prendras le feu qui est au fond de la cucurbite et qui est semblable à du sang noir et mou ; tu le garderas pour le distiller et l'éprouver avec la lame de cuivre, comme tu as fait pour l'eau ; et voici maintenant que tu possèdes la manière de séparer les quatre éléments. Mais le moyen de les unir *(modum conjungendi)* est ignoré de tous.

Prends donc la terre et triture la sur une table de verre ou de marbre très propre ; imbibe la d'un poids égal d'eau jusqu'à ce qu'elle forme une pâte ; place la dans un

alambic et distille la avec son feu ; imbibe de nouveau ce qui te restera dans le fond de la cucurbite avec l'eau que tu auras distillée jusqu'à ce que celle-là soit complètement absorbée.

Ensuite imbibe la d'une égale quantité d'air en te servant de celui-ci comme tu t'es servi de l'eau, et tu obtiendras une pierre cristallisée, laquelle projetée en petite quantité sur beaucoup de mercure, convertit celui-ci en vrai argent, et ceci est la vertu du soufre blanc non brûlant, formé de trois éléments : la terre, l'eau et l'air. Si, maintenant tu prends une dix-septième partie du feu et que tu la mélanges avec les trois éléments ci-dessus, en les distillant et les imbibant comme on l'a dit, tu obtiendras une pierre rouge, claire, simple, non brûlante, dont une petite partie projetée sur beaucoup de mercure sera convertie en or obryzum très pur.

Ceci est la méthode pour parfaire la pierre minérale.

CHAPITRE VI

DE LA PIERRE NATURELLE ANIMALE ET VÉGÉTALE

Il existe une autre pierre, laquelle, selon Aristote, est une pierre et n'est pas une pierre. Elle est à la fois minérale, végétale et animale ; elle se trouve en tous les lieux, en tous les hommes et c'est elle que tu dois putréfier dans le fumier et placer après cette putréfaction dans une cucurbite sur l'alambic ; tu en extrairas les éléments de la manière susdite, tu opéreras leur conjonction et tu obtiendras une pierre qui n'aura pas moins d'efficacité et de vertu. Et ne sois pas étonné que j'aie dit de la putréfier dans le fumier chaud de cheval comme le doit faire l'artiste,

car, si le pain de froment y est placé, après neuf jours il sera transformé en vraie chair mêlée avec du sang. C'est pour cette raison, je crois, que Dieu a voulu choisir le pain de froment préférablement à toute autre matière, parce qu'il est plus particulièrement la nourriture du corps que toute autre substance et qu'on peut facilement en extraire les quatre éléments et en faire une œuvre excellente.

De tout ce que nous avons dit, il ressort que tout corps composé peut être réduit en minéral et cela, non seulement par la nature mais par l'art. Béni soit Dieu qui donna aux hommes un tel pouvoir, puisque, imitateur de la nature, il peut transmuer les espèces naturelles, ce que la nature indolente n'accomplit qu'au bout d'un temps immense. Voici les autres méthodes de transmutation des métaux que l'on trouve dans les livres des Roses, d'Archelaüs, dans le septième livre des Préceptes et dans beaucoup d'autres traités d'Alchimie.

CHAPITRE VII

DE LA MANIÈRE D'OPÉRER PAR L'ESPRIT

Il existe un mode d'opération par l'esprit et il est à propos de savoir qu'il existe quatre sortes d'esprits, appelés ainsi parce qu'ils se volatisent au feu, et qui participent de la nature des quatre éléments, savoir : le Soufre, qui possède la nature du Feu, le Sel ammoniac, le Mercure qui possède les propriétés de l'Eau et qui est encore appelé serviteur fugitif *(servus fugitivus)* et l'Orpiment ou Arsenic qui possède l'esprit de la Terre. Quelques-uns ont opéré au moyen d'un de ces esprits, en le sublimant et le convertissant en eau, en le distillant et le congélant ; puis, l'ayant projeté sur du cuivre ont opéré la transmutation. Un autre s'est servi de

deux de ces esprits; un autre de trois, un autre enfin, de tous les quatre ; et voici sa méthode : Après avoir sublimé chacun de ces éléments séparément, un grand nombre fois jusqu'à ce qu'ils soient fixés, et les avoir distillés puis dissous dans l'eau forte et imbibés de dissolvants énergiques, on réunit toutes ces eaux ; on les distille et on les congèle de nouveau toutes ensemble et on obtient une pierre blanche comme du cristal qui, projetée en petite quantité sur un métal quelconque le change en véritable Lune. On dit généralement que cette pierre est composée des quatre éléments à un très haut degré d'épuration. D'autres croient qu'on la compose d'un esprit uni avec les corps ; mais je ne crois pas que cette méthode soit véritable et je la crois ignorée de tous, quoiqu'Avicenne en touche quelques mots dans son Epître.

Je l'éprouverai lorsque j'aurai le temps et le lieu nécessaires.

CHAPITRE VIII

DE LA PRÉPARATION DES FERMENTS DE SATURNE ET AUTRES MÉTAUX

Prends donc deux parties de Saturne (plomb) si tu veux accomplir l'Œuvre du Soleil, ou bien deux parties de Jupiter (étain) pour l'Œuvre de la Lune. Ajoute une troisième partie de mercure afin de former un amalgame qui sera une sorte de pierre très fragile que tu broieras avec soin sur le marbre en l'imbibant de vinaigre très aigre et d'eau tenant en dissolution du sel commun le mieux préparé, en imbibant et desséchant tour à tour jusqu'à ce que la substance ait absorbé son maximum d'eau ; alors imbibe ce lingot avec de l'eau d'alun afin d'ob-

tenir une pâte molle que tu feras dissoudre dans l'eau. Tu distilleras ensuite cette dissolution trois ou quatre fois, tu la congèleras et tu obtiendras une pierre qui convertit Jupiter en Lune.

CHAPITRE IX

DU PROCÉDÉ DE RÉDUCTION DE JUPITER, AUTREMENT DIT, DE L'ŒUVRE DU SOLEIL

Pour l'Œuvre du Soleil, prends du vitriol bien épuré, rouge et bien calciné, et dissous-le dans l'urine des enfants. Tu distilles le tout et tu renouvelles cela autant de fois qu'il sera necessaire pour obtenir une eau très rouge. Alors tu mélangeras cette eau avec l'eau susdite avant la congélation ; tu placeras ces deux corps dans le fumier pendant quelques jours afin qu'ils s'incorporent mieux, et tu les distilleras et congèleras ensemble. Tu obtiendras alors une pierre rouge semblable à l'Hyacinthe dont une partie projetée sur sept parties de Mer-

cure ou de Saturne bien épuré se changera en or obryzum.

On trouve dans les autres livres une multitude d'autres opérations confuses et en nombre infini, qui ne peuvent qu'induire les hommes en erreur et desquelles il est superflu de parler. Ce n'est pas par cupidité que j'ai traité de la science, mais afin de constater les effets admirables de la nature et de rechercher leurs causes, non seulement générales mais spéciales et immédiates, non seulement accidentelles mais essentielles; j'en ai traité longuement ainsi que de la séparation des éléments des corps.

Cette œuvre est véritablement vraie et parfaite, mais elle demande tant de travail, et je souffre tant de l'imperfection de mon corps, que je ne la tenterai nullement, à moins de nécessité pressante. Ce que j'ai dit ici des minéraux suffit amplement.

TRAITÉ SUR L'ART DE L'ALCHIMIE

TRAITÉ DE SAINT THOMAS D'AQUIN

SUR

L'ART DE L'ALCHIMIE

Dédié au frère Reinaldus.

CHAPITRE PREMIER

A tes prières assidues, mon très cher frère, je me propose de te décrire en ce bref traité divisé en huit chapitres, certaines règles simples et efficaces pour nos opérations, ainsi que le secret des véritables teintures ; mais auparavant je t'adresse trois recommandations.

Premièrement : ne prête pas beaucoup d'attention aux paroles des Philosophes modernes ou anciens qui ont traité de cette

science, parce que l'Alchimie consiste entièrement dans la capacité de l'entendement et dans la démonstration expérimentale. Les philosophes voulant cacher la vérité des sciences ont parlé presque toujours figurativement.

Deuxièmement : n'apprécie jamais ni n'estime la pluralité des choses ni les compositions formées de substances hétérogènes, car la nature ne produit rien que par les semblables, et quoique le cheval et l'âne produisent le mulet, ce n'en est pas moins une génération imparfaite, comme celle qui peut se produire par hasard exceptionnellement avec plusieurs substances.

Troisièmement : ne sois pas indiscret, mais surveille tes paroles, et comme un fils prudent, ne jette pas les perles aux pourceaux.

Conserve toujours présente à ton esprit la fin pour laquelle tu as entrepris l'œuvre. Tiens pour certain que si tu gardes cons-

tamment devant tes yeux ces règles qui me furent données par Albert-le-Grand, tu n'auras rien à quémander aux Rois et aux grands, mais, au contraire, les Rois et les grands te couvriront d'honneurs. Tu seras admiré de tous, en servant par cet art les Rois et les Prélats, car non seulement tu subviendras à leurs besoins mais encore tu subviendras à ceux de tous les indigents, et ce que tu donneras ainsi vaudra dans l'éternité autant qu'une prière. Que ces règles soient donc gardées au fonds de ton cœur sous un triple sceau inviolable, car dans mon autre livre, donné au vulgaire, j'ai parlé en philosophe, tandis qu'ici, confiant en ta discrétion, j'ai révélé les secrets les plus cachés.

CHAPITRE II

DE L'OPÉRATION

Comme l'enseigne Avicenne dans son épître au roi Assa, nous cherchons à obtenir une substance véritable au moyen de plusieurs intimement fixées, laquelle substance étant placée dans le feu, l'entretienne et l'alimente, et qui soit en outre pénétrative et ingressive, qui teigne le mercure et les autres corps ; teinture très véritable, ayant le poids requis et surpassant par son excellence tous les trésors du monde.

Pour faire cette substance, comme le dit Avicenne, il faut avoir de la patience, du temps et les instruments nécessaires.

De la patience, parce que selon Geber, la précipitation est l'œuvre du diable ; aussi

celui qui n'a pas de patience doit suspendre tout travail.

Du temps, parce que dans toute action naturelle résultant de notre art, le moyen et le temps sont rigoureusement déterminés.

Des instruments, nécessaires non pas en grand nombre comme on le verra dans la suite, puisque notre œuvre s'accomplit au moyen d'une chose, d'un vase, d'une seule voie et d'une seule opération (*in una re, uno vase, una via et una operatione*) comme l'enseigne Hermès.

Il est permis de former la médecine de plusieurs principes agglomérés ; toutefois, il n'est besoin que d'une matière et d'aucune chose étrangère, sinon du ferment blanc ou rouge.

Toute l'Œuvre est purement naturelle ; il suffit d'observer les diverses couleurs suivant le temps où elles apparaissent.

Le premier jour, il faut se lever de grand matin et de voir si la vigne est en fleurs et

se transforme en tête de corbeau ; puis, elle passe par diverses couleurs entre lesquelles il faut remarquer le blanc intense parce que c'est celle-là que nous attendons et qui révèle notre roi, c'est-à-dire l'élixir ou la poudre simple, qui a autant de noms qu'il y a de choses au monde.

Mais pour terminer en peu de mots, notre matière ou magnésie est l'argent vif préparé avec l'urine d'enfants de douze ans, dès qu'elle vient d'être émise, et n'ayant jamais servi au grand œuvre ; on l'appelle, pour le vulgaire, Terre d'Espagne ou Antimoine, mais remarque bien que je ne désigne pas par là le mercure commun dont se servent quelques sophistes et qui ne donne qu'un résultat médiocre, malgré les grandes dépenses qu'il occasionne, et s'il te plaisait de travailler avec lui, tu parviendrais incontestablement à la vérité, mais après une interminable coction et digestion. Suis donc plutôt le bienheureux Albert le Grand, mon

maître, et travaille avec le vif argent minéral, car en lui seul est le secret de l'Œuvre. Puis, tu opèreras la conjonction des deux teintures, blanche et rouge, provenant des deux métaux parfaits qui, seuls, donnent une teinture parfaite ; le mercure ne communique cette teinture qu'après l'avoir reçue ; c'est pourquoi en les mêlant toutes deux, elle se mélangeront mieux avec lui et le pénètreront plus intimement.

CHAPITRE III

DE LA COMPOSITION DU MERCURE ET DE SA SÉPARATION

Et quoique notre œuvre s'achève au moyen de notre mercure seul, il a besoin néanmoins du ferment rouge ou blanc ; il se mêle alors facilement avec le Soleil et la Lune, car ces deux corps participent beaucoup de sa nature et sont aussi plus parfaits que les autres. La raison est que les corps sont plus parfaits, suivant qu'ils contiennent plus de mercure. Ainsi le Soleil et la Lune, en contenant plus que les autres, se mêlent au rouge et au blanc et se fixent dans le feu, parce que c'est le mercure seul qui parfait l'Œuvre ; en lui, nous

trouvons tout ce qui nous manque pour notre œuvre, sans que nous ayons besoin d'y rien ajouter.

Le Soleil et la Lune ne lui sont pas étrangers, parce qu'ils sont réduits dès le commencement de l'Œuvre, en leur matière première, c'est-à dire en mercure ; ils tiennent donc de lui leur origine. Certains s'efforcent de parachever l'Œuvre au moyen du seul mercure ou de la simple magnésie ; les lavant dans le vinaigre très aigre, les cuisant dans l'huile, les sublimant, les brûlant, calcinant, distillant ; extrayant leur quintessence, les méttant à leur torture par les éléments et une infinité d'autres supplices (*martyrizationibus*) croyant que leur opération leur sera très profitable; et finalement, ils n'en tirent qu'un résultat modique.

Mais crois-moi, mon fils, tout notre mystère consiste seulement dans le régime et la distribution du feu et dans la direction intelligente de l'Œuvre.

Nous n'avons que peu de chose à faire, c'est la vertu du feu bien dirigé qui opère sur notre œuvre, sans que nous ayons grand travail, ni grande dépense, car je suppose que lorsque notre pierre était dans son état premier, c'est-à-dire Eau première, ou Lait de la Vierge, ou Queue de dragon on l'ait dissoute, elle se calcine alors, se sublime, se distille, se réduit, se lave, se congèle elle-même, et par la vertu du feu bien proportionné s'achève seule dans un vase unique sans aucune autre opération manuelle. Sache donc, mon fils comment les philosophes ont parlé figurativement des opérations manuelles et afin que tu sois assuré de la purgation de notre mercure, je t'en enseignerai la simple préparation. Pends donc du mercure minéral ou Terre d'Espagne ou Antimoine ou Terre noire, ce qui est la même chose et qui n'ait été employé auparavant à aucune autre œuvre. Prends en vingt-cinq livres ou un peu plus et fais les passer

par un drap de lin un peu épais, et ceci est le véritable lavage (*lotio vera*). Regarde bien après l'opération s'il ne reste dans le drap aucune ordure ou scorie, car alors le mercure ne pourrait être employé à notre œuvre. Si rien n'apparaît, tu peux le juger excellent. Remarque bien qu'il n'est besoin de rien ajouter à ce mercure et que l'œuvre peut être ainsi achevée.

CHAPITRE IV

DE LA MANIÈRE DE FAIRE L'AMALGAME

Puisque notre œuvre s'accomplit par le seul mercure sans l'addition d'aucune autre matière étrangère, je traiterai brièvement de la manière de faire l'amalgame. Car ceci est très mal compris de beaucoup de philosophes qui croient que l'œuvre peut s'accomplir par le seul mercure sans être pourtant uni à sa sœur ou sa compagne (*compar ejus*). Je te dis donc avec assurance que tu dois travailler avec le mercure uni à son compagnon, sans ajouter aucune matière étrangère au mercure, et sache que l'Or et, l'Argent ne sont pas étrangers au mercure, mais au contraire participent plus de sa nature que tous les autres

corps. C'est pourquoi, réduits en leur première nature, on les appelle sœurs ou compagnes du mercure, car de leur composition et de leur fixation, résulte le lait de la Vierge. Si tu comprends clairement ceci et si tu n'ajoutes rien d'étranger au mercure, tu obtiendras la réalisation de tes vœux.

CHAPITRE V

DE LA COMPOSITION DU SOLEIL ET DU MERCURE

Prends le soleil commun bien épuré, c'est-à-dire chauffé au feu, ce qui donne le ferment rouge ; prends en deux onces et coupe le en petits morceaux avec les pinces ; ajoute quatorze onces de mercure que tu exposeras au feu dans une tuile creuse, puis dissous l'or en le remuant avec une baguette de bois. Lorsqu'il sera bien dissous et mêlé, place le tout dans l'eau claire et dans une écuelle de verre ou de pierre, lave le et nettoie-le jusqu'à ce que la noirceur s'en aille de l'eau, alors si tu y prends garde, tu entendras la voix de l'oiseau (*vox turturis*) dans notre terre. Et lorsqu'elle sera bien purifiée, place l'amalgame dans un morceau de

cuir bien lié à sa partie supérieure en forme de sac, puis tu presseras fortement pour qu'il passe au travers. Lorsque deux onces auront été ainsi pressées, les quatorze qui restent dans le cuir sont aptes à être employées à notre opération. Prends bien garde de n'en extraire que deux onces ni plus ni moins. S'il y en avait plus, retranches-en ; s'il y en avait moins, ajoute. Et ces deux onces ainsi exprimées, et qui sont appelées lait de la Vierge, tu les réserveras pour la seconde opération.

Transvase maintenant la matière dans un vase de verre et mets ce vase dans le fourneau décrit ci-dessus. Puis ayant allumé une lampe au-dessous, chauffe ainsi avec ardeur nuit et jour sans jamais éteindre. Que la flamme soit entièrement enfermée et environne l'athanor qui sera bien fixé sur le fourneau et bien luté avec le lut de sapience.

Si, après un mois ou deux tu as observé les

fleurs éclatantes et les couleurs principales de l'œuvre, c'est-à-dire la noire, la blanche, la citrine et la rouge, alors sans aucune autre opération de tes mains, par la direction du seul feu, ce qui était manifeste sera et ce qui était caché sera manifeste. C'est pourquoi notre matière parvient d'elle-même à l'élixir parfait, se convertissant en une poudre très subtile appelée terre morte ou homme mort dans le sépulcre ou magnésie sèche ; cet esprit est caché dans le sépulcre, et l'âme en est presque séparée. Lorsque vingt-six semaines se sont écoulées depuis le commencement de l'œuvre, alors ce qui était grossier deviendra subtil, ce qui était rude deviendra mou, ce qui était doux deviendra amer et par la vertu occulte du feu la conversion des principes sera achevée. Lorsque tes poudres seront complètement sèches et que tu auras achevé ces opérations, tu essaieras la transmutation du mercure ; ensuite je t'enseignerai les deux autres

opérations parce qu'une partie de notre œuvre ne peut encore transmuer que sept parties de mercure bien épuré.

CHAPITRE VI

DE L'AMALGAME AU BLANC

On suit la même méthode pour obtenir le ferment blanc ou ferment de la Lune. On mélange ce ferment blanc avec sept parties de mercure bien épuré comme on a fait pour le rouge. Car dans l'œuvre au blanc il n'entre aucune autre matière que le blanc et dans l'œuvre au rouge aucune autre que le rouge; de même notre eau devenant rouge ou blanche suivant le ferment ajouté et le temps employé à l'œuvre, on peut teindre le mercure au blanc comme on l'a fait pour le rouge.

Remarquons en outre que l'argent en feuilles est plus utile ici que l'argent en lingot

(*argentum massale*) par ce qu'il se lie plus facilement au mercure et se doit amalgamer avec le mercure froid et non pas chaud. Ici, beaucoup ont erré en dissolvant leur amalgame dans l'eau forte pour l'épurer tandis que s'ils examinaient quelle est la nature et la composition de l'eau forte, ils reconnaîtraient qu'elle ne peut que la détruire. D'autres, voulant travailler avec l'or ou l'argent selon les règles de ce livre, errent en disant que le soleil n'a pas d'humidité, et le font dissoudre dans l'eau corrosive, puis le laissent digérer dans un vaisseau de verre bien fermé pendant quelques mois ; mais il vaut mieux au contraire que la quintessence soit extraite par la vertu du feu subtil, dans un vase de circulation appelé à cause de cela Pellican.

Le Soleil minéral ainsi que la Lune sont mêlés de tant d'immondices que leur purification est nécessaire et n'est pas une œuvre de femmes ni un jeu d'enfants ; au contraire

la dissolution, la calcination et les autres opérations pour le parachèvement du grand Œuvre sont un travail d'hommes robustes.

CHAPITRE VII

DE LA SECONDE ET DE LA TROISIÈME OPÉRATION

Cette première partie achevée, procédons à l'accomplissement de la seconde.

Il faut ajouter sept parties de mercure au corps obtenu dans notre première œuvre et appelé Queue de dragon ou Lait de la Vierge.

Fais passer le tout à travers le cuir et retiens-en sept parties ; lave et mets le tout dans le vase de fer, puis dans le fourneau comme tu as fait la première fois et tu y emploieras le même temps ou à peu près, jusqu'à ce que la poudre soit de nouveau formée. Tu la recueilleras et tu la trouveras beaucoup plus fine et subtile que la première parce qu'elle est plus digérée. Une partie en teint sept fois sept en Elixir. Procède alors

à la troisième opération comme tu as fait pour la première et pour la seconde ; ajoute au poids de la poudre obtenue dans la seconde opération sept parties de mercure épuré et mets-le dans le cuir de telle sorte qu'il en reste sept parties du tout, comme ci-dessus. Fais cuire le tout de nouveau, réduis en poudre très subtile, laquelle projetée sur le mercure en teindra sept fois quarante-neuf parties, ce qui fait trois cent quarante-trois parties. La raison en est que plus notre médecine est digérée, plus elle devient subtile ; plus elle est subtile, plus elle est pénétrative ; et plus elle est pénétrative, plus elle transmue de matière. Pour finir, remarque bien que si l'on n'a pas de mercure minéral, on peut indifféremment travailler avec le mercure commun ; quoique ce dernier n'ait pas la même valeur, il donne néanmoins un bon profit.

CHAPITRE VIII

DE LA MANIÈRE DE TRAVAILLER LA MATIÈRE OU MERCURE

Passons maintenant à la teinture du mercure. Prends une coupelle d'orfèvre et enduis en un peu l'intérieur avec de la graisse et places-y notre médecine suivant la proportion requise, le tout sur feu lent, et lorsque le mercure commence à fumer, projette la médecine enfermée dans de la cire propre ou dans du papier (*papyrus*) et prends un gros charbon embrasé et spécialement préparé pour cet usage que tu mettras sur le fond du creuset; puis donne un feu violent, et lorsque tout sera liquéfié, tu projetteras dans un tube enduit de graisse et tu auras de l'or ou de l'argent très fins suivant

le ferment que tu auras ajouté. Si tu veux multiplier la médecine, opère avec le fumier de cheval suivant le moyen que je t'ai déjà enseigné oralement comme tu le sais, et que je ne veux pas écrire, parce que c'est un péché de révéler ce secret aux hommes du siècle qui recherchent la science plutôt par vanité que dans le but du bien et pour l'hommage dû à Dieu, auquel gloire et honneur soient dans les siècles des siècles. Amen ! Remarque bien que j'ai toujours vu accomplir par le Bienheureux Albert le Grand cet œuvre que je viens de décrire en style vulgaire, au moyen de la terre Hispanique ou Antimoine, mais je te conseille de n'entreprendre que le petit Magistère que je t'ai brièvement décrit, dans lequel il n'y a nulle erreur et qui s'accomplit avec peu de dépense, peu de travail, et en peu de temps ; alors tu arriveras à la fin désirée. Mais, mon très cher frère n'entreprends pas le Grand Magistère, parce que pour ton salut et pour le devoir de la Prédi-

cation du Christ, tu dois plutôt attendre les richesses éternelles que les biens terrestres et temporels.

Ici finit le Traité de Saint-Thomas sur la multiplication alchimique, dédié à son frère et ami, le Frère Reinaldus pour le *Thesaurus secretissimus*.

TABLE DES MATIÈRES

Ce
petit
livre a été
achevé d'imprimer
sur les presses de l'Impri-
merie Professionnelle à Beauvais
en l'an du Seigneur mil huit cent quatre-
vingt-dix-huit, le vingt-deux Mars
jour anniversaire de la mort
de l'alchimiste NICOLAS
FLAMEL.





